

Mars qui pleure, Mars qui rit

Par Maïmar Farah

Des mots pour dire la vie de tous les jours. Des mots pour dire leurs sottises. Nos frayeurs.

Nos lâchetés ... Inventer de nouveaux rêves dans une énième dimension ... N'y sommes-nous pas déjà, dans cet autre siècle, enfanté par la fin de nos illusions ? Kamikazes, «hargha», mondialisation, risque nucléaire, affolement climatique et clonage humain, clignotent comme des feux de signalisation géants, bloqués sur le rouge et affolés par les grands vents du rond-point des temps déréglés ... Nous sommes à la lisière de territoires inédits ... Effacer Bush et ses sbires, remettre de l'ordre dans la planète et la morale, chasser les dictateurs formatés dans le moule des pseudo démocraties, rebâtir le

monde qu'ils ont cassé : un tel changement est-il possible ? L'Amérique y croit. Un nouveau credo, surgi de ce tas d'ordures encore fumantes, monte comme une aspiration nouvelle : vivre simplement, vivre avec la nature, vivre ensemble ... Oui, mais où vivre ? Là-bas, dans le monde post-moderne. Ou vivre ici, en écoutant et en croisant l'obscurantisme et l'intolérance. Il n'y a plus de poésie, plus de roses, plus d'amour : juste des mots pour interdire et proscrire...

Nous sommes le 8 Mars 2008 et ils viennent de condamner des journalistes pour leurs écrits ! Nous sommes le 8 mars 2008 et ils vont planter le grand chapiteau de la bouffonnerie pour faire croire aux femmes qu'elles sont moins méprisées ce jour-là. Des politiques vont

discourir en laissant leur «harem» loin de la foule et des troubadours vont chanter l'hymne de la liberté de Fatma ; cette dernière va se faire très belle pour l'écouter, dans une salle déchainée où l'on ne danse qu'une seule fois l'an en dehors des mariages, fiançailles et du diplôme du «p'ti-chi» !

Il n'y a plus d'Orient ici. Il n'y a plus d'Occident. Il y a le désert dans la ville, dans nos têtes, dans nos cœurs. Alors, nous rêvons aux révolutions ratées parce que, en ces moments-là, nous avions des raisons d'espérer et des mots pour le dire ... Même nos mots sont fanés, presque morts, enterrés. Ils sont du passé, forcément, parce que l'avenir a émigré d'ici ...

Mais, à bien réfléchir, je ne quitterai pas ma Numidie ! Je suis comme un vieil arbre qui

a besoin de sa terre nourricière pour survivre, aussi bien enfoui dans le sol que ces remparts toujours debout, racontant les savoureuses randonnées des aguellid lorsqu'ils venaient dans ma ville pour s'y reposer et jouir du spectacle féérique de la Grande bleue, escale rafraîchissante après le rude exercice du pouvoir, les horreurs de la guerre et l'austérité du Rocher constantinois ... Nous sommes des Amazighs authentiques et ici, c'est notre pays, le territoire de Jughurta et de Massinissa ! Pareils aux vieux galets de nos oueds, aucun fil, aussi impétueux soit-il, aucune crue ne nous délogeront de ce lit où nous demeurons debout, pour mieux dédaigner les torrents boueux qui passent et repassent... Nous avons besoin des couleurs et des lumières de ce

pays, de son ciel, de sa terre, de sa mer, de ses oueds, de ses montagnes et vallées, de ses dunes de sable et du mystère de ses Casbahs ; nous avons besoin de son soleil et des patios somnolents derrière les persiennes closes ; là où nous écoutons le temps passer comme on apprécie un poème de Dahmane chanté sur les terrasses conquises par le lilas et le jasmin... Et tu voudrais que je le quitte, ce pays synonyme d'oxygène, de vie, d'amour ? Non, c'est impossible, parce que, dans ce cas, il n'y aura aucun doute : partir, ce serait mourir sûrement...

Mais en même temps, je veux que mes enfants s'en aillent. Pour apprendre à devenir de vrais citoyens et à échapper à la mainmise des apprentis sorciers, des écoles sinistres, de l'intégrisme et

de la bêtise généralisée, une immense entreprise de mystification qui a pour but de les anesthésier et de leur faire avaler n'importe quoi ! Oui, je veux que mes enfants partent vers la liberté pour se préparer à faire face à leurs enfants quand ces derniers reviendront pour hériter du pouvoir de leurs pères ! Voilà ce qu'ont compris des centaines de milliers d'Algériens, assurément plus intelligents que moi.

Ainsi, demain, quand elles reviendront, mes trois filles ne seront guère désorientées par le bel arbre du 8 Mars qui sert à cacher la laideur de cette immense forêt constituée par les 364 autres jours de l'année !

M. F.
farahmamar@yahoo.fr

HOMMAGE POSTHUME AU PROFESSEUR RADIA MOKHTARI (DÉCÉDÉE LE 22 FÉVRIER 2008)

Radia s'en va en... terre

Quarante années d'une vie active, impétueuse, d'une rectitude morale professionnelle de samaritaine, se sont achevées pour Radia, le médecin du travail, l'un des tout premiers professeurs avec un «e» dans cette discipline si masculine, en ce vendredi 22 février, dans des conditions que ni elle, ni sa famille et encore moins ses nombreux amis, n'ont imaginées. Depuis plus de deux ans, nous le savions, Radia-Fadéla menait un combat bien inégal, contre une maladie implacable, qui a fini par avoir raison, une première fois de sa science, une seconde et dernière fois

de son énergie et de son immense courage.

N'eût été ce vigilant genedame de Palavas les Flots, qui découvrit et évanta le terrible et solitaire record que tu livrais dans le secret d'une brume matinale au mal qui avait déjà installé ses quartiers dans ton corps pourtant si robuste, tu aurais pu mener tout ton monde en bateau, en faisant croire à tous, que tu n'étais pas malade. Ce que tu fis d'ailleurs jusqu'à la dernière minute, avec un art de la dissimulation empruntant des chemins et des accents de dignité, assez rares de nos jours. Noormal !

comme disent nos jeunes d'aujourd'hui, tu étais une scientifique et tu as, ta vie durant, pensé que la science du début de ce troisième millénaire, pouvait, à elle seule, suffire pour conjurer le mauvais sort qui fut le tien, depuis que tu abandonnas, contrainte et forcée par la bête immonde, le service de médecine du travail du secteur sanitaire d'El Harrach, ta fierté, dont tu étais l'infatigable bâtisseuse.

Puis vinrent les durs et escarpés chemins de l'exil. Ton seul viatique : l'Algérie au cœur et un unique talisman, ta petite fille à laquelle tu donnas d'ailleurs un nom qui résume aujourd'hui le sens de tous tes combats : Houria Nidhal. Tunis était trop petite pour ton «nif» d'algérienne bien porté, Marseille trop raciste, Perpignan trop bourgeoise, Palavas une station de vacances, toi qui n'en pris jamais de véritables ! Partout, tu étouffais. Il te manquait tout simplement la grande et spacieuse Algérie, ton Algérie à toi... la nôtre à tous, celle de la génération de l'indépendance qui a temps révé... d'un grand pays devenu si étroit, si dangereux, un pays subitement déserté par la raison !

• L'Algérie de la zaouia de ton illustre grand-père Cheikh El Mokhtar qui donna à l'insurrection des Zaâtcha dans les vastes contrées du Sud, le souffle que lui conféra au Nord le Cheikh Aheddad, tous deux figures emblématiques de la Rahmania, du temps où les

zaouia étaient dans la résistance.

• L'Algérie de Boumediène, qui t'offrit un jour une pomme au cours d'une réception avec les étudiants en te décernant le titre tant envié à l'époque de moudjahida du «dijah el akbar», celui de l'édification nationale. Quand en plaisantant, notre autre regretté Toufik te laquait en te disant que la pomme était peut-être empoisonnée, tu répliquais imperturbable : tant pis, c'est la pomme du berger à la bergère ! Vrai ! C'était la révolution agraire avec les naïfs bergers que nous fûmes et surtout ses insatiables loups !

• L'Algérie de la générosité qui avait le goût des «m'hadjeb» géants que faisait Kheddoudj dans les camps de volontariat de Khemis-El-Khechna et d'ailleurs, pour démultiplier la population des «nouveaux» bergers au détriment de celle des loups, anciens et nouveaux ! Aujourd'hui, il ne reste de cette époque que le goût de la farce... des m'hadjeb !

• L'Algérie des mineurs de l'Ouenza, qui t'accompagnèrent dans ton intrépide expédition dans les entrailles de leur mine, le jour où tu transgressas allégrement les normes si strictes des organisations internationales en vigueur interdisant aux femmes, même médecins du travail, de descendre au-delà d'une certaine profondeur. A la sortie de la mine, les travailleurs fiers du seul médecin, de surcroît

femme, qui consentit à descendre avec eux dans leur «enfer», te décernèrent le trophée dont tu étais la plus fière : ils t'appelèrent «Si-Mokhtari». Tu avouais sans fausse modestie, que ce jour-là, tu eus l'illustre privilège de visiter le cœur de l'Algérie, au sens propre et figuré, celui des seuls travailleurs qui enrichissent chaque jour leur pays, de l'exportation hors hydrocarbures, du fruit de leur sueur et noble labeur et qui meurent aujourd'hui encore de maladies dites «orphelines» !

Sacrée Radia ! Ton optimisme confinant à une apparente naïveté nous manquera à toutes et à tous, comme nous manquera surtout ton entêtement à aller «au-delà des frontières du possible, du permis», ta fétiche et quelque peu candide définition de la liberté. Un enthousiasme débordant, qui érigeait souvent l'impatience en ruse de guerre contre la bêtise humaine, ses préjugés, ses féodalismes de toutes sortes.

L'amphi de la fac de médecine résonnera encore longtemps des accents si sincères de tes envolées lyriques pour défendre tes convictions, qui ont résisté à l'érosion du temps... qui passe. Dans le monde si fermé et plutôt conservateur de la médecine de l'époque, des témoins de tes «prêches» avant-gardistes, avouent, aujourd'hui, que le seul fait de pouvoir prendre la parole dans un arabe enrobé de citations d'El Moutanabi ou

de Mahmoud Darwich, était en soi révolutionnaire

Radia ! Ton frère Azizouez, peut bien cultiver le souvenir «d'avoir eu l'illusion d'avoir été» le temps d'une émission télévisée de grande écoute de 1989, le Madjer du journalisme. Tu étais la seule à pouvoir le «corriger», à rattraper ses points virgules de Président du mouvement des Journalistes algériens, en lui administrant de savoureux «petits ponts» et refroidissant ses analyses par tour grandiloquentes. Il est d'ailleurs redevable ainsi que tes dix autres frères et sœurs, du rôle de bras droit de Kheddoudj, dont tu t'es acquitté avec brio, depuis que tu pris le relais économique de Sidi, ton père, cloué dans son lit par la maladie durant plus de vingt ans... Un dernier mot, Radia : Kheddoudj est partie avant toi. Tant mieux, serions nous tentés de dire. Elle n'aurait pas survécu à ta disparition à... 59 ans. C'était il y a un peu plus d'un an. Tu la rejoins aujourd'hui... Tu iras en terre... à ses côtés, comme toujours !

De Radia l'éternelle «s'en-va-en-guerre» contre toutes nos persistantes turpitudes, flétrissures et indignités multiples d'ici bas, il ne restera que celle qui ira... en terre aujourd'hui... au cœur de la terre d'Algérie... la veille d'un 8 mars, la seule fête que tu célébrais.

Adieu Radia-Fadéla... adieu belle sœur...

Mission accomplie !

Mhammed Kasmî

APRÈS LES RUDES CONDITIONS CLIMATIQUES DU WEEK-END Retour progressif à la normale à partir d'aujourd'hui

Un retour progressif à la normale est prévu à partir d'aujourd'hui par météo Algérie après le brusque changement des conditions climatiques observées ces derniers jours dans presque toutes les régions du pays. Les importantes chutes de neige sur les hauteurs, les averse, vents violents et les basses températures en ont surpris plus d'un après une absence des précipitations pendant plus de deux mois. Ce changement de temps exceptionnel a provoqué la fermeture de plusieurs routes à la circulation et isolé des villes et villages du pays. Hier, le mauvais temps a persisté et les températures ont encore baissé sur le nord et l'intérieur du pays. Les wilayas concernées sont notamment Tipasa, Alger, Boumerdes, Bouira, Médéa, Blida, Ain-Defla, Skikda, Guelma, Annaba, Béjaïa et Souk-Ahras. Les cumuls dans ces régions varient de 30 mm à 50 mm selon météo Algérie. Les vents forts persisteront et souffleront en rafales et ce, notamment sur les wilaya de l'Est. Les températures sont descendues en dessous de la barre des dix degrés sur le littoral et atteint moins quatre degrés sur les régions Centre. Ces conditions climatiques ont provoqué plusieurs accidents de la route et même l'échouage d'un remorqueur dans la wilaya de Skikda. Ce naufrage a fait un mort et huit blessés. Dans la région de Sétif, toujours à l'Est du pays, et après les importantes chutes de neige, plusieurs axes routiers ont été fermés à la circulation. Même situation dans la région de Batna où des voies et d'autres engins ont été mobilisés pour ouvrir les voies à la circulation. Dans la wilaya Tizi-Ouzou, plusieurs villages isolés étaient bloqués comme cet accident de la circulation qui a fait six morts jeudi dernier dans la wilaya de Bouira aux environs de 17 heures trente. Un véhicule léger a, ainsi, quitté la route au niveau de la RN 5 plus précisément dans la commune de Ath-Mansour à 45 km à l'est de Bouira. La route a aussi fait son lot de victimes dans la région de Tiaret où une jeune fille de 26 ans a péri dans un accident enregistré mercredi dernier sur la RN 14 reliant Mellakou à Medroussa. Une amélioration est toutefois prévue par l'Office national de la météorologie qui prédit l'alternance de temps clair et des passages nuageux sur le nord du pays. Ceci avec une prédominance du soleil à l'ouest du pays.

F-Zohra B.

LE REMORQUEUR «SKIKDA» A ÉCHOUÉ À GUERBES

Un marin disparu et huit autres blessés

Le remorqueur Skikda, le plus puissant et le plus récent a talonné (échoué sur rocher), sur les côtes entre Oued Saboune et Righa près de Guerbes, à l'est de Skikda, dans la nuit du jeudi à vendredi.

Selon le bilan provisoire, un marin a été porté disparu et huit autres dont deux gardes-côtes ont été blessés. Ces derniers ont été transférés à l'hôpital de Azzaba. Au moment où nous mettons sous presse, ils y sont toujours admis pour recevoir les soins nécessaires. Selon des

sources concordantes, deux remorqueurs Skikda et Mazafran étaient en mission de sauvetage du cargo Sofia, battant pavillon maltais, jeudi à partir de 17h00. Le cargo à bord duquel on trouve un équipage multinational, hindous, philippins, a été sauvé. Son acheminement vers les côtes

aura duré deux heures. La mer agitée et les forts vents de direction Nord-Ouest ont compliqué la tâche aux deux remorqueurs, des vents dont la force de 7 à 8 Beaufort ont été signalés. Le deuxième remorqueur cité rejoignit le port de Skikda, pendant que le premier tentait des manœuvres pour éviter au cargo la dérive. Les fortes intempéries et l'hypothermie ont eu raison de la persévérance des marins. Ces der-

niers, vers les coups de 1h00, ont pris le radeau de sauvetage pour rejoindre la côte. La disparition de l'un d'eux serait consécutive à une vague de près de 8 mètres qui l'a frappé de plein fouet. Actuellement, les recherches sont en cours pour trouver le corps. Un autre remorqueur, le Righa a été dépêché comme renfort pour le sauvetage des membres de l'équipage restés à bord du cargo Sofia.

Zaid Zoheir